

Daniela Tafani, *Christoph Andreas Creuzer. La discussione della dottrina morale di Kant alla fine del Settecento*, Gênes, Erga Edizioni, 1999, 302 p., 12,90 €.

En ses deux parties (I. L'idée de liberté ; II. Le meilleur des mondes et le Souverain Bien), le livre se présente comme une analyse de l'ouvrage de C. A. L. Creuzer (1793), *Skeptische Betrachtungen über die Freiheit des Willens, mit Hinsicht auf die neuesten Theorien über dieselbe* (Considérations sceptiques sur la liberté de la volonté, avec un examen des théories les plus récentes relativement à celle-ci). Le retentissement de l'ouvrage, quelque peu scandaleux pour plusieurs idéalistes post-kantiens, provenait, montre l'auteure, de ce que Creuzer estimait que la théorie kantienne de la liberté morale se retournait fâcheusement d'un criticisme affirmé en un fatalisme, guère éloigné du « déterminisme absolu » d'un Spinoza, car impuissant à fonder effectivement la responsabilité et l'imputabilité personnelles du sujet moral. C'est centralement l'exposé (pp. 55-56) de la fondation du caractère sensible sur le supposé « choix » du caractère moral intelligible qui semble constituer le nerf de la critique. En effet, selon Creuzer, il comporte une double contradiction : d'abord, la raison pratique contredisant ici la raison théorique (voir p. 13), Kant fait usage du concept de causalité pour poser la détermination de la série des actions sensibles par le caractère moral « choisi » dans le monde intelligible. Il transgresse par là les limites que sa philosophie théorique avait imposées à l'usage de la catégorie de causalité (ce que Jacobi avait déjà souligné concernant la relation chose en soi-phénomène). Et ensuite, la supposée liberté du monde intelligible se traduit en réalité par l'enchaînement absolument nécessaire et irréversible des actions du sujet dans le monde sensible, expressions du « caractère », la façon dont la liberté intelligible pourrait modifier son choix en dehors du temps demeurant totalement « inintelligible ». Par là, Kant rejoindrait le dogmatisme et le « fatalisme » (p. 56), de sorte que les concepts de responsabilité morale et d'imputation, que l'auteur des *Critiques* voulait établir contre Spinoza, apparaissaient au pire comme des « chimères » et au mieux comme des « suppositions indémonstrables » aux yeux du philosophe sceptique.

Sur cette base, l'originalité du livre de Daniela Tafani est d'analyser avec une égale précision la lecture par Creuzer de philosophes renouvelant l'analyse kantienne de la liberté (Reinhold et Schmid selon elle) et les recensions et objections faites relativement à son interprétation par les reinholdiens, Fichte (pp. 166-170) et Schelling (pp. 174-175) tout particulièrement.

André STANGUENEC

Johann Gottfried von Herder, *Du connaître et du sentir de l'âme humaine*, traduit et présenté par Claire Pagès, Paris, Allia, 2013, 112p., 10 €.

Ce n'est pas le moindre intérêt du traité *Vom Erkennen und Empfinden der menschlichen Seele* (1774-1778) que de rendre à Herder son originalité d'écrivain. Cet opuscule, que l'autre grand penseur de Königsberg regardait comme son meilleur ouvrage (voir Rudolf Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt*, Berlin, Gaertner, 1880, I, p. 671), montre à quel point l'accusation d'avoir plagié la *Métacritique* de Hamann (1784),

reprise notamment par Hegel (*Les Écrits de Hamann*, trad. J. Colette, Paris, Aubier, 1981, p. 103), était dénuée de fondement. Ce petit essai de psychologie physiologique, qui affirme, quelques années avant que Hamann ne rédige sa brochure, que chaque sens déchiffre son monde ou s'adonne pour son propre compte à l'art du déchiffrement, de telle sorte que « la pensée ne peut émerger si la sensation ne se produit pas préalablement dans son lieu propre » (p. 22), développe une théorie de l'âme que Herder appliquera plus tard au langage.

C'est en effet la sensation qui nous pousse à connaître ; c'est le *Reiz* qui est le ressort de notre existence. L'excitabilité découverte par Haller est aussi la clé de toute la vie psychique, car c'est une seule et même force vitale qui parcourt le mental et le physique. La physiologie est le temple de l'âme. Le corps et l'esprit ne sont pas deux substances distinctes, mais différents degrés d'organisation d'un pouvoir vital unique et les facultés représentent d'authentiques forces. C'est la notion de pouvoir qui unit le corps et l'esprit. Contre Kant, mais aussi contre Leibniz, Herder proclame ainsi l'unité fondamentale de l'homme : « l'homme intérieur, avec toutes les forces obscures qui sont les siennes, excitations et pulsions, est seulement *un* » (p. 21, trad. modifiée). Toutes les forces qui l'animent intimement convergent dans l'imagination, qui, en unifiant les sensations et en les rapportant à la totalité de l'expérience humaine, accomplit l'identité du sentir et du connaître. Selon un jeu de mot promis à un riche avenir, l'imagination (*Einbildungskraft*) informe les idées dans l'âme et les unit dans la vie totale de l'« homme spirituel » (p. 39 : « *Seelenmensch* »). Dans la présente traduction française, fort élégante par ailleurs, une autre expression qu'« âme humaine » aurait sans doute mieux convenu pour ce terme, sans doute démarqué du « *natürliche Mensch* » de Luther.

L'étude du « noble pouvoir que nous appelons sentir » (p. 12) se prolonge ainsi dans la représentation de la nature comme force vitale ou comme *Trieb*, et dans l'image d'un « monde plein d'excitations et de vie » (p. 39), uni par un seul destin : *devoir sentir* (p. 91). Cette loi à laquelle tout s'ordonne trouve sa plus immédiate expression dans le grand phénomène de la contraction et de l'expansion dans lequel Schelling reconnaîtra la pulsation originelle du tout, le cœur battant de la divinité (p. 16, « expansion » aurait mieux rendu *Ausbreitung* qu'« extension »). Mais Herder annonce déjà qu'en toute sensation, en toute vie où la multiplicité produit de l'un, nous connaissons Dieu et nous en jouissons.

Kant accusera bientôt cette théorie des pouvoirs de restaurer les qualités occultes et d'anthropomorphiser. Herder ne doutait d'ailleurs pas que de telles objections lui seraient lancées : « Je n'ai pas honte [...]. Je cours après des images, des ressemblances, des lois pour l'harmonie avec l'Un, car je ne connais aucun autre jeu pour les forces de mon esprit » (p. 11). On ne saurait évidemment dire que Herder a levé ces critiques par avance, mais qu'une alternative au kantisme était prête, où la littérature pouvait apparaître plus nécessaire à la compréhension de la vie que la philosophie elle-même. Homère et Sophocle ne nous ont-ils pas donné davantage que tous les Aristote et les Leibniz de tous les peuples et de tous les temps ? Seul Spinoza fait exception : pour avoir établi que l'amour est raison, sensation et vouloir et avoir appuyé sur lui toute sa pensée, il est plus divin encore que ne l'est saint Jean (p. 54).

Patrick CERUTTI